

L'étranger, une étrange façon de sortir de l'Œdipe

« C'est peut-être aussi la première fois qu'elle va à l'étranger ? »

Cette question surgit, bizarre à mes oreilles, adressée à un analysant parti vivre loin de ses origines familiales. Il vient de raconter que pour venir lui rendre visite, sa mère va devoir pour la première fois prendre l'avion. Silence de l'analysant qui, semblant trouver ma question saugrenue, est perplexe et bafouille : va à l'étranger, aller à l'étranger... et d'un ton plus assuré, rétorque par sa propre question dans la langue allemande qu'il a dû apprendre pour vivre à Berlin : *fremd gehen* ?... petit rire entendu.

Traduction littérale de « aller à l'étranger », *fremd gehen* signifie : aller avec quelqu'un d'autre, avoir une relation extra-conjugale. Aller voir ailleurs, dit-on en français de manière plus elliptique, pour souligner l'importance de la provenance et la référence spatiale, géographique... On dit aussi : venir d'ailleurs. À l'époque de la mondialisation, de l'Europe des vingt-sept et des programmes *Erasmus*, à l'aube du XXI^e siècle la langue a pris une autre tonalité et adopté d'autres tournures. La langue est vivante.

Je précise pour le programme *Erasmus* : la référence en est bien Erasme, redevenu Erasmus pour le programme auquel il a donné nom il y a maintenant une vingtaine d'années. En effet Erasme n'avait-il pas, comme on peut le lire sur Internet, « donné le ton de ces migrations académiques, trouvant dans ses lieux de résidence divers, le moyen de mener une vie indépendante, sans se sentir lié par une nationalité, des critères religieux pesants et des obligations académiques trop strictes. La langue latine, qui était alors d'un usage universel en Europe [dans les milieux académiques s'entend !], lui permettait de se sentir partout chez lui¹... » : c'était somme toute sa langue vivante à lui. À l'heure actuelle Erasme a fait des émules et ce phénomène ne concerne pas que les élites : car en attendant, toujours à le lire sur Internet, plus d'un million et demi de jeunes sont déjà partis étudier en Europe, apprenant des langues étrangères ; et aux dernières nouvelles, des échanges devraient aussi pouvoir s'étendre à des pays de l'Union de la Méditerranée...

¹ Site Internet *Wikipedia*.

Mon analysant associe — ce qui est certainement le signe que ma question a porté ! À la faveur de son premier voyage à l'étranger avec sa mère institutrice qui l'emmenait, lui, son fils cadet bon élève, dans son « club espagnol » — ou d'espagnols ? à ma question, sa réponse est restée confuse... — il se souvient avoir visité avec le groupe, dans la grande plaine de Castille, le monument funéraire de Franco. « C'était bizarre, ce grand monument, ça ne collait pas avec les opinions politiques de mes parents » remarque-t-il ; lors de ce voyage donc, il fait aussi la connaissance d'un professeur d'espagnol enjoué avec lequel il s'amuse bien (qui allait devenir par la suite son professeur au lycée, mais là ça se passerait moins bien), dont il comprit alors, avec un sentiment étrange, qu'il était homosexuel.

L'homosexualité non plus n'appartenait pas aux repères de son enfance ; élevé à la campagne, il avait été surprotégé par sa grand-mère vivant dans une ferme proche de la maison familiale. Dans cet énoncé émaillé de beaucoup d'étrange et de bizarre se rapportant à ce *fremd*, surgissent des signifiants qui semblent l'avoir déterminé dans ses choix d'adulte. Devenu grand et ayant quelque peu végété à l'université proche de chez lui, il décide de passer un diplôme professionnel exportable. C'est ainsi qu'après quelque temps d'expérience professionnelle, transportable elle aussi, il décide d'aller s'installer à Berlin, où il avait fait deux ou trois séjours. Il apprend aussi la langue qu'il ne connaissait pas du tout. On l'aura compris, il avait décidé de vivre son homosexualité loin d'une mère aimante, trop aimante, dans une ville qui « bouge ».

Son départ loin des siens ne sera pas sans effet sur le reste de la famille : ses parents divorcent, et son frère aîné marié et qui a deux fillettes aussi. Depuis lors, sa mère mène certes une vie sociale active mais vit seule et se plaint de solitude, son frère atteint d'une maladie grave doit recourir à un don d'organe et c'est lui-même sollicité et compatible qui est pressenti pour une greffe prochaine qu'il a acceptée. Décidément il est difficile pour cet homme de se séparer de sa famille car si, pour lui, le *fremd* et aussi l'*Ausland* (le hors du pays) lui ont procuré un havre et lui permettent d'avancer sur le chemin de son inconscient — c'est en effet à Berlin que je le reçois — les autres membres de la famille ne s'en tirent pas si bien. Seul son père semble se réaliser ; toujours très occupé par des fonctions de maire (sic) de leur village, il a aussi repris le chemin de l'université pour reprendre des études arrêtées trop tôt et a une liaison... avec une femme psychanalyste, mariée, qui, on peut le présumer, lui sert aussi de grand Autre, d'étranger...

Pour mieux cerner cet étranger, ce *fremd* dont j'ai commencé à parler, je vais vous raconter une petite histoire. La scène se passe dans une école, toujours à Berlin. Elle m'a été racontée par une amie qui assiste la maîtresse dans une classe d'enfants qui apprennent à lire : c'est au tour d'une petite fille originaire du Ghana de déchiffrer l'histoire. Titre : *das Fremde*. Le *das* est l'article du neutre et du substantif, cela signifie l'étrange ou l'étranger ou encore l'inconnu.

Deux oursons et un petit lapin sont dans un bois et remarquent des étrangers (*Fremde*) ; ce sont des enfants avec un appareil photo qui, intrigués, les regardent gentiment et s'approchent d'eux. Le petit lapin court dans leur direction et tout joyeux s'adresse à eux. Les oursons, eux, ont peur et se cachent derrière un arbre.

La petite fille, à la question de dire si elle sait ce que le mot *Fremde* signifie, répond : oui, bien sûr... ; et marquant une pause, à l'insistance de mon amie répond de manière très convaincue : « Eh bien oui, les blancs »... Pour cette fillette de six-sept ans, le langage fonctionne avec ces couples d'opposés que Freud propose dans le texte sur les pulsions ; ici les noirs et les blancs ou bien aussi le moi et l'objet extérieur étranger (*fremdes Objekt*), qui « se décompose pour le moi en une partie « plaisir » qu'il s'est incorporée, et un reste qui lui est étranger² ». Ce serait ce monde qui pour les parents oursons apporte des excitations faisant naître la haine, ou ici la peur, tandis que le petit lapin court au-devant de cet objet extérieur.

Étranger : du latin *extraneus*, signifie d'après le Gaffiot, pour le latin de l'Antiquité — ce qui est extérieur, le dehors —, ce qui n'est pas de la famille, qui n'appartient pas à un groupe. L'étranger, c'est donc celui du dehors, celui qui d'une façon ou d'une autre se tient à l'extérieur — *ausland* — la question étant de savoir à « quoi » cet étranger est extérieur, en dehors de « qui » il se tient. Invoquer l'étranger présuppose en effet que l'on possède au départ la notion de ce qui ne l'est pas ; autrement dit de faire fonctionner dans une relation d'exclusion le nous et l'autre, le nous déterminant ici par exemple le cercle de famille qui se referme sur lui et se protège de l'extérieur (je me souviens qu'à une époque, en psychiatrie, on parlait des familles-forteresse) ; donc de rétablir ces frontières que l'on pourrait penser abolies dans notre époque moderne.

² S. Freud, « Pulsions et destin des pulsions », *Métopsiologie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1940, p. 38.

Avec mon premier exemple, j'ai pu associer à l'étranger le saugrenu, le bizarre, l'étrange et j'ai pu le situer du côté de l'analyse, de ce qui parle et fonctionne dans un sujet à l'insu de lui-même, quelque chose qui fait achoppement, butée, coupure, discontinuité, du côté de l'inconscient donc (de l'analysant mais aussi de l'analyste). Je voudrais maintenant indiquer le côté, disons problématique de ce terme, celui qui provoque un léger malaise quand on l'évoque dans une assemblée comme la nôtre et que l'histoire de la fillette nous a fait entrevoir. Je me référerai pour ce faire au discours de notre monde contemporain qui en use et en abuse, par le biais de médias qui le stigmatisent (qui les compte aussi, au un par un, les étrangers), au profit d'un sentiment identitaire, d'une quête identitaire et de tout ce qui va avec : droit du sang, pureté de la race et maintenant aussi l'identité nationale — voire régionale tant les références ont besoin d'être familières. Ce terme d'identité et sa face cachée — celui d'étranger — est devenu un mot d'ordre, un signifiant maître martelé par le politique et qui doit orienter le sujet : tous au pas... du discours du maître.

J'évoquais le malaise quand la référence est le discours psychanalytique. En effet nous aurions tendance à oublier que Freud a aussi écrit *Malaise dans la civilisation* et que Lacan a bien distingué une place pour chacun des discours.

Et aussi je voudrais pour ce colloque sur l'Œdipe ouvrir un autre volet en évoquant les affinités d'Œdipe lui-même avec l'étranger. Parcourant son chemin comme sur la bande de Moebius de son inconscient — Thèbes-Corinthe-Thèbes — tout le fait étranger à son destin, étranger car il ne sait pas ce qu'il fait et il ne le sait pas au sens du refoulement : pas sans le savoir inconscient — *un-bewusst*. Nous repérons là le *un*, la négation, le privatif de l'in-conscient (à entendre dans les deux sens), la marque du refoulement. Et le *Un* aussi de « *Das Unheimliche* » de Freud, mal traduit par « L'inquiétante étrangeté », disons plutôt l'inquiétante familiarité, comme le proposait jadis Suzanne Hommel³. Cette inquiétante étrangeté devrait bien concerner Œdipe revenant à Thèbes et retrouvant avec Jocaste le lieu même de son origine, de son familier (*heimisch, heimlich*). Dans son article, Freud se livre à une grande recherche bibliographique de ce terme dont il conclut : « [...] parmi ses multiples

³ S. Hommel, « À propos de *das Unheimliche* », *L'histoire du sujet dans l'histoire du siècle : lecture de textes, lecture de cures avec Freud et Lacan*, Tours, Soleil carré, 1993, p. 154.

nuances de signification, le petit mot *heimlich* en présente une où il coïncide exactement avec son contraire *unheimlich*⁴ ».

Œdipe est certes confronté à l'horreur de son acte par la révélation de Tirésias, mais temps pour comprendre oblige, il ne le réalisera que lorsqu'il sera question qu'il retourne à Corinthe, succéder selon son souhait à son père adoptif Polybe qui vient de mourir : deuxième tour sur la bande de Moebius — on pourrait dire virtuel cette fois-ci car il ne quitte pas encore Thèbes. Puis vient le moment de conclure, temps logique qui le fait se priver de la vue : en proie devant le corps inanimé de Jocaste à une douleur et une angoisse insurmontables, il s'arrache, se transperce les yeux, réalisant ainsi ce que Freud écrit dans ce texte sur l'inquiétante étrangeté où, nous rappelant le récit de Hoffman *L'Homme au sable*, il établit une « relation de l'angoisse oculaire à la castration⁵ ». L'Homme au sable est mis à la place du « père redouté dont on attend la castration⁶ ». En ce qui concerne la suite : Œdipe se punit en quittant Thèbes, on ferme les portes de la ville (en ce temps-là, il y avait des portes pour fermer les villes), l'exil commence, il se sépare, se coupe définitivement des siens, de son passé d'Œdipe Roi. Cette décision de quitter Thèbes, cet acte réalise une coupure sur la bande de Moebius de son destin, qui le sépare de la jouissance (celle de Thèbes) de l'objet *a* (*Œdipe à Colone*).

La lecture d'*Œdipe sur la route* de Henri Bauchau m'a inspiré cette métaphore de la route et de la bande de Moebius. Écoutons Bauchau commentant lui-même son roman : « Je me retrouve embarqué dans une vaste entreprise, celle d'accompagner Œdipe (et Antigone) dans le long voyage qui doit les mener de Thèbes, cité royale du désastre et de l'aveuglement, à Colone, lieu de la clairvoyance, de la mort et de la gloire d'Œdipe⁷. » Et plus loin : « Dans la perspective d'*Œdipe Roi*, le voyage semble un châtiment, la conséquence de ses erreurs et du piège que lui ont tendu les dieux. Au contraire dans la perspective d'*Œdipe à Colone*, il s'agit d'un voyage initiatique où, d'épreuve en épreuve et de découverte en invention, le voyageur s'initie à la nécessité intérieure, s'en inspire et se ressource en elle⁸. » N'avons-nous pas là une description de l'objet *a* ?

⁴ S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. folio/essais, p. 221.

⁵ *Ibidem*, p. 231.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Henry Bauchau, *Œdipe sur la route*, Paris, J'ai lu, 2000, p. 278.

⁸ *Ibidem*, p. 280.

Pour nouer l'Œdipe et l'étranger, j'ai eu recours dans mon titre à cette apposition « étrange façon ». J'ai cherché par là à établir un rapport distributif Autre, celui de l'exclusion à l'inclusion et retour — peut-être ce rapport qui organise l'intime et l'extime de Lacan, qui est la voie de l'inconscient : « Cette distribution, sa limite intime, voilà ce qui conditionne [...] la vacuole, cet interdit au centre qui constitue, en somme, ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur [...] extime, l'objet a^9 . »

J'avais évoqué dans un autre travail¹⁰ les effets produits dans la relation d'une mère et de sa fille lorsque celle-ci lui annonce qu'elle a un ami « étranger ». Mon intervention s'intitulait « L'entrée de l'étranger dans le cercle de famille », au sens de *das Fremde* dont j'ai déjà parlé. C'est aussi ce même étranger que j'ai inscrit dans mon titre d'aujourd'hui — faisant jouer l'équivocité. Dans cet exposé, il était question de l'intrusion dont parle Lacan dans « Les complexes familiaux¹¹ ». Dans le cas qui nous occupe, la personne étrangère dans et à la famille, la belle-fille surtout dans nos cultures, restera toujours une « pièce rapportée », comme on dit en couture. Une pièce rapportée, d'après le *Petit Robert*, désigne « l'adjonction d'une pièce à un morceau de tissu, le tout formant un ensemble » ; elle portera toujours la marque de sa différence.

Il y était aussi question de mésalliance et d'amour du prochain et aussi de l'agressivité contenue dans cet amour du prochain. Freud, dans *Malaise dans la civilisation* rappelle cette phrase de Plaute pour marquer les esprits : « *Homo homini lupus*¹² ». J'y traitais aussi de la *jalouissance*, jalousie et agressivité tout à la fois d'une mère confrontée à la jouissance de sa fille, comme le grand frère qui, dans Saint Augustin, contemple son frère de lait au sein : « J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait¹³. » Il s'agit d'une forme de jalousie régressive aussi que Lacan décrit dans *L'éthique* à propos de l'amour du prochain : « [...] cette méchanceté foncière [...] habite en ce

⁹ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, « D'un Autre à l'autre », Paris, Seuil, 2006, p. 224.

¹⁰ D. Janin-Pilz, « L'entrée de l'étranger dans le cercle de famille », Congrès *La famille après Lacan : scène des complexes de sevrage, de l'intrusion et de l'Œdipe*, Berlin, 9-11 décembre 2005, Freud-Lacan Gesellschaft, Psychoanalytische Assoziation Berlin.

¹¹ J. Lacan, « Les complexes familiaux », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 37.

¹² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 65.

¹³ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 114.

prochain. Mais dès lors elle habite aussi en moi-même. Et qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose m'approcher ? Car dès que j'en approche [...] surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule [...] ¹⁴. »

Je rapportai la scène suivante : « La fille appelle depuis la cuisine de l'appartement de son ami — encore un étranger, dira la mère — chez lequel elle vient d'emménager. Elle a apporté avec elle sa batterie de cuisine — française s'entend — et sa cocotte-minute sifflant fait surgir de l'autre bout de l'appartement son ami affolé ; sans doute ce bruit lui était-il non-familier (*unheimlich*). La mère vivant la scène sans la voir demande des explications et s'esclaffe alors : « C'est encore un arriéré que tu nous as trouvé ? » Formule lapidaire, expression de cette jalouissance mortifère, d'une jouissance archaïque qui fait de toute évidence surgir de sa bouche ce signifiant « arriéré ». Je dirai aujourd'hui que je traitai dans cet exposé d'une clinique mère-fille pré-œdipienne, que le titre du congrès avec l'article de Lacan en référence avait induite.

L'invitation à ce colloque-ci est parvenue à quelques membres de l'association berlinoise de psychanalyse « Freud-Lacan *Gesellschaft* ». L'intérêt manifesté à la lecture de l'argument nous l'a fait entrevoir comme une suite à celui de Berlin de 2005 et m'a permis de mesurer l'avancée de Lacan par rapport à cette question de l'Œdipe. Depuis son texte de 1936 « Les complexes familiaux » jusqu'à par exemple son séminaire de 1970, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, où il considère l'« au moins un comme fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique [...] inaugurale d'une dimension qui est celle sur laquelle j'ai insisté pour un discours qui ne serait pas du semblant » et qu'il propose d'écrire l'« *hommoinzin* ¹⁵ ». Je proposerai d'écrire l'étranger de cette manière-là, tentant avec la clinique sur laquelle je m'appuie d'établir « des passerelles, des édifices, des constructions... » pour répondre comme il le dit dans le même séminaire « à la carence du rapport sexuel ¹⁶ ».

¹⁴ J. Lacan, Le Séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 219.

¹⁵ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 144.

¹⁶ *Ibidem*, p. 167.

Alors en allant chercher une autre langue, une autre culture, voire de plus en plus fréquemment une autre religion (et les exemples ne manquent pas de jeunes élevés laïquement qui se convertissent aux religions les plus dures), cette façon moderne de faire avec l'énigme d'Œdipe ne serait-elle pas aussi une manière de parler — dans une Autre langue — ce qui n'est pas parlable : le rapport sexuel ?